
L'entre-deux culturel dans *Sweet, Sweet China* de Felicia Mihali et *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb

Fanny Mahy
The University of Western Ontario

Il y a des gens qui disent « Que représente votre tableau? [...] Ces gens là ont l'air d'ignorer totalement que ce qui est ENTRE la pomme et l'assiette se peint aussi. [...] C'est justement le rapport de ces objets entre eux et l'objet avec l'« entre-deux » qui constitue le sujet.

plutôt que des différences radicales et réductrices. Le voyageur investit réalité et imaginaire, il se situe entre deux temporalités celle qui précède et celle qui suit son départ, entre deux espaces celui expérimenté dans le présent et celui rejoint par la pensée. Souvent, l'exilé, au sens du voyageur qui a volontairement ou non changé de résidence et expérimente un sentiment de dépaysement (entrée « exilé », subst. TLF), se situe dans un entre-deux linguistique, et plus largement, social. Une étude sociocritique- entre-deux sociologie littérature- portant sur le roman-voyage permettrait selon nous d'approfondir et d'enrichir la notion interstitielle qui prendrait forme, gagnerait force et consistance dans les représentations littéraires sensibles de l'expérience humaine. Dans un effet boomerang, la consolidation du concept de l'entre-deux se révélera prolifique pour une analyse

Mihali et Amélie Nothomb ont pris l'aventureuse décision de s'éloigner temporairement de leur pays d'origine. Il s'agit d'un double exil pour F. Mihali, citoyenne canadienne d'origine roumaine s'expatriant en s

passé social et son nouvel environnement. Il se situe donc dans l'espace de l'entre-

elle parvient très vite à une excellente maîtrise de la langue. Ironiquement, son éloquence lui sera reprochée comme un travers et son supérieur lui demande de faire comme si elle ne connaissait pas le japonais pour ne plus embarrasser les partenaires commerciaux éprouvant un réel malaise devant cette jeune étrangère comprenant leur conversation. Augusta se trouve dans une situation linguistique plus délicate; sa langue maternelle est le roumain, elle maîtrise les deux langues officielles du Canada, mais pas le chinois. J'avais espéré vivre ici en anglais, mais [...] personne ne comprend d'autre langue que le chinois » (SSC 20). Elle est entourée d'un peuple qu'elle ne peut pas comprendre: « Les gens me semblent ici aussi impénétrables que les bâtiments » (Idem). C'est une situation à la fois étrange et effrayante qui donne le sentiment d'être seul, différent de tous, incompris. Non seulement Augusta est incapable de comprendre ses pairs, mais elle souffre de ne pouvoir rien comprendre de tous les messages qui l'entourent: « Je suis désespérée de ne pouvoir lire les affiches, les réclames et les inscriptions. Je n'comprends qu'un signe par-ci par-là, mais je ne peux aucunement leur donner un sens » (Idem). Cette citation est représentative de l'esprit du roman *Sweet, Sweet China*. Augusta y exprime son incapacité à comprendre son environnement, tant humain qu'urbain, mais elle nous donne aussi accès à son ressenti d'étrangère expérimentant l'incompréhension linguistique et nous confie le sentiment de désespoir qui l'envahit. Là réside le pouvoir de la littérature: nous n'avons pas accès à des données objectives, neutres et froides, nous vivons l'interculturalité dans le mouvement de la vie en accompagnant Felicia à travers ses déambulations en Chine. Nous éprouvons tout ce que la vie dans un pays de langue étrangère comporte d'angoissant. Esther Heboyan De-Vries dira à ce propos que « [...] dans tous les domaines de recherche, on place le bilinguisme entre deux pôles extrêmes, celui de l'épanouissement et de l'accomplissement et celui de la frustration et de l'insécurité » (2001 : 7). Dans nos deux romans, et plus encore dans celui de F. Mihali, le bilinguisme est certainement beaucoup plus proche de la dépossession, de l'inassouvissement langagier, de l'instabilité et du danger, mais ce sont précisément ces difficultés qui permettent à la voyageuse de se réaliser, de s'accomplir et de se dépasser, non dans son intégration à la nouvelle culture, mais dans la réalisation d'une mise en récit qui permet de poser des mots, qui autrement font cruellement défaut.

La chose la plus délicate de la cohabitation humaine, dit Augusta dans son

l'enseignement du français aux apprenants chinois quelle entre dans cet espace. Elle se situe entre deux langues d'un côté, le français quelle

gêne: ils gagnent contre elle la bataille pour la nourriture, qui a toujours été terrible dans ce coin du monde (SSC: 233). Aucun échange verbal, cependant une communication des plus efficaces a eu lieu.

« comprendre que l'exil de l'homme ne s'effectue pas uniquement par rapport au monde, mais par rapport à lui-même » (1992 : 43). Il ne s'agit évidemment pas de nier l'exil spatial, géographique, qui modifie considérablement la scène de vie de l'exilé, mais bien que cet exil apparaisse le plus évident, le plus concret, le plus palpable, est l'exil intérieur qui est le plus significatif. Chaque expatriation est vécue différemment, à cet égard, la littérature de témoignage à laquelle appartient *Sweet, Sweet China* et *Stupeur et tremblements* est précieuse pour la compréhension des états psychiques ressentis par le déraciné. L'exil est vécu autrement selon qu'il a été subi ou choisi, la même expérience variera considérablement d'un individu à l'autre, selon le degré d'ouverture qu'il établira vis-à-vis de la culture dans laquelle il s'intègre ou pas. L'exil est donc une expérience personnelle, unique, interne, dont la littérature est la plus à même de rendre compte.

Cohabiter avec les autres est parfois malaisé y compris au sein de sa propre société coexister quand on est en position d'étranger se révèle encore plus délicat. *Sweet, Sweet China* et *Stupeur et tremblements* constituent deux témoignages où les tensions interpersonnelles et identitaires sont vives. Chacun met en relief (t)9(Tf 0 Tc 0tt

rapports humains. Chacune pense, agit et se conduit selon les codes de sa propre culture, qui diffèrent radicalement. Pendant que Fubuki est sévèrement réprimandée par son supérieur direct sous le regard de ses collègues, Amélie éprouve une réelle empathie pour elle. Une fois l'orage passé, Fubuki court se réfugier aux toilettes pour laisser libre cours à ses larmes. Amélie se presse de la rejoindre pour la consoler. Fubuki perçoit l'intrusion d'Amélie qui s'offre le spectacle de ses larmes comme un acte de pure malveillance visant à lui faire consommer sa honte plus profondément encore. Sa haine pour l'étrangère s'accroît toujours plus au fur et à mesure que Amélie commet des impairs qu'elle ne reconnaît pas immédiatement comme interculturels. À la fin du roman, Amélie relate avec beaucoup d'humour l'épisode de ses adieux à son supérieur Omoki qui insiste grossièrement pour lui faire manger de son chocolat au melon, grande spécialité japonaise. Elle manifeste un dégoût pour ce chocolat vert auquel elle n'est pas habituée « Il suffisait de voir l'expression de monsieur Omochi pour comprendre que les bonnes relations belges japonaises étaient en train d'en prendre un coup » (ST 179). Elle finit par céder: « Qui eût pu croire que manger

,

lassitude à la seconde. Ces deux romans de transculturalité auront donné forme et force aux concepts sociaux de la migration, chacun aura insufflé palpitations et émotions à des théories qui se sont vues enrichies d'une consistance nouvelle. Effet boomerang est avéré, analyse des théories sociales de la migration et de l'entre-deuxculturel, linguistique et identitaire nous ont parallèlement permis de faire lumière sur des romans-témoignages qui représentent, par l'illustration d'expériences personnelles et particulières, les sentiments de détresse, de flottement et d'instabilité propres au voyageur contemporain.

Ouvrages cités

- ABDALLAH -PRETCEILLE , Martine et al « L'interculturel. » Cross Cultural Relations and Exile Toronto : Éditions Legas, 2005. 11-19.
- BAYARD , Caroline et al Exil et Fiction Montréal : Éditions Humanitas, Collection « Circonstances », 1992.
- BERGSON, Henri. Le Rire. France: Presses universitaires de France, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1950.
- BERTRAND , Pierre. « La fiction comme exil. » , 7